

# Une Église à l'école de la recherche spirituelle

Sophie Tremblay

Institut de pastorale des Dominicains



Texte de la communication  
des rencontres Zoom  
proposées par l'OCQ  
(Office de catéchèse du Québec)  
sur la diversité des  
cheminements spirituels  
(26 mai et 2 juin 2020).

Le texte de Tomáš Halík qui sert de bougie d'allumage à notre réflexion propose une interprétation théologique du temps inusité que nous vivons en raison de la pandémie. L'interdiction des rassemblements a interrompu le Carême brutalement, sans préavis. Dans nos lieux de culte, au Québec et partout ailleurs dans le monde, pas d'eucharisties dominicales, pas de dimanche des Rameaux, pas de Triduum pascal; mais aussi pas de scrutins ni de baptême pour les catéchumènes; pas de premières communions ni de confirmations, et des parcours de catéchèse arrêtés ou poursuivis avec les moyens du bord.

Le temps de l'année où cela se produit nous touche droit au cœur comme croyants et cela confère à l'événement une grande charge symbolique. C'est pourquoi Halík nous interpelle à réfléchir nous aussi à tous ces lieux de culte devenus soudain vides et silencieux «*comme un signe et un défi de Dieu*». Il les perçoit comme un révélateur de «*la vacuité des Églises et leur avenir probable, à moins qu'elles ne fassent un sérieux effort pour montrer au monde un visage du christianisme complètement différent.*» Pour les croyants, et particulièrement ceux engagés en pastorale, c'est un appel à laisser plus que jamais l'Évangile retourner sa terre intérieure, à revenir à l'essentiel. Ceci implique à la fois un délestage et un recentrage.

Cependant, Halík va plus loin encore en établissant un parallèle entre nos églises vides et le tombeau vide découvert par les femmes au premier jour de la semaine. «*Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts? Il n'est pas ici, il est ressuscité*», disent deux messagers aux femmes dans l'évangile de Luc (Lc 24,5-6). Dans l'évangile de Matthieu, un seul messager leur dit: «*Je sais que vous cherchez Jésus le Crucifié. Il n'est pas ici, car il est ressuscité, comme il l'avait dit. Venez voir l'endroit où il reposait. Puis, vite, allez dire à ses disciples: "Il est ressuscité d'entre les morts, et voici qu'il vous précède en Galilée; là, vous le verrez."*» (Mt 28, 5-7) De ces textes, Halík retient deux éléments: premièrement, il s'agit du fait de chercher Jésus et deuxièmement, du fait qu'il nous précède en Galilée. Ces deux éléments constituent pour lui des clés de lecture du présent de l'Église dans le monde actuel, des clés de lectures riches de possibilités mais dérangementes. Dans cette courte présentation, je vais approfondir ces deux clés de lecture, dont découlent les objectifs de la présente rencontre.

## En état de recherche

Les femmes viennent au tombeau à l'aurore du premier jour de la semaine. En raison du shabbat, le corps de Jésus a été déposé à la hâte. Les femmes vivent en quelque sorte leur deuil à retardement, ce qui n'est pas sans analogie avec les endeuillés de la période actuelle. Les femmes, donc, reviennent sur les lieux où elles ont vu Jésus pour la dernière fois, son corps blessé et sans vie. Elles veulent reprendre ce qui est resté inachevé. Cependant, elles trouvent le tombeau vide et s'activent à chercher celui qu'elles ne doutaient pas de trouver au même endroit, le Jésus crucifié. Dans l'évangile de Luc comme dans celui de Matthieu, les premiers mots du(des) messenger(s) aux femmes font la constatation de cet état de recherche.

Pour Halík, cet état de recherche dynamique constitue une clé de lecture majeure du présent de l'Église dans notre monde :

*Les recherches sociologiques indiquent que dans le monde le nombre de «résidents» (à la fois ceux qui s'identifient totalement avec la forme traditionnelle de la religion et ceux qui affirment un athéisme dogmatique) diminue alors que le nombre de «chercheurs» augmente. En outre, il y a bien sûr un nombre croissant d'«apathésistes», des gens qui se moquent des questions de religion ou de la réponse traditionnelle qu'on leur donne. La principale ligne de démarcation n'est plus entre ceux qui se considèrent croyants et ceux qui se disent non-croyants. Il existe des «chercheurs» parmi les croyants (ceux pour qui la foi n'est pas un «héritage» mais un «chemin»), comme parmi les «non-croyants» qui, tout en rejetant les principes religieux proposées par leur entourage, ont cependant un désir ardent de quelque chose pour satisfaire leur soif de sens.*

Dans notre groupe, présentement, il y a sûrement des personnes qui se reconnaissent «résidentes», complètement ou en partie. Il y en a dans nos assemblées dominicales, dans les groupes de catéchèse, les familles, les résidences pour aînés, etc. Ce qui caractérise les «résidents» dans notre Église, c'est d'avoir connu l'appartenance chrétienne depuis l'enfance, de se considérer comme héritiers des générations précédentes de croyants, de sentir «pratiquants» d'une manière ou d'une autre. J'en fais partie. Baptisée peu après ma naissance, je suis fervente chrétienne, catholique, et viscéralement attachée à cette tradition religieuse. Sans doute sommes-nous en majorité dans le monde pastoral, et nous n'avons pas attendu de lire Halík pour découvrir que notre nombre diminue!

Cependant, je reconnais aussi ma foi comme un «chemin», parce qu'à partir de l'adolescence, plus rien n'allait de soi dans cet héritage. Je le questionnais parce que j'étais en recherche de sens. Je butais sur plusieurs éléments de la tradition catholique. Bien avant de m'orienter en théologie, je lisais et réfléchissais beaucoup pour y voir plus clair. Ce que j'ai reçu, je l'ai passé au crible de la critique et j'ai choisi librement cette appartenance scellée en mon nom quand j'étais bébé. En raison de cette expérience, je me sens souvent des affinités avec les personnes en recherche, qu'il s'agisse de croyants aux parcours «atypiques», d'agnostiques ouverts au religieux et/ou au spirituel, de personnes qui sont affiliées à une autre tradition religieuse que la mienne. Le désir ardent qu'ils investissent (ou ont investi) dans leur quête de sens, je le reconnais aussi en moi.

*Nous avons beaucoup trop  
cherché à convertir le «monde»  
(«le reste»), et beaucoup  
moins à nous convertir  
nous-mêmes*

Mais une phrase de Halík attire particulièrement mon attention: «*Nous avons beaucoup trop cherché à convertir le «monde» («le reste»), et beaucoup moins à nous convertir nous-mêmes – pas une*

simple «amélioration», mais un changement radical de l'«être chrétien» statique en un «chrétien-en-devenir» dynamique.» Cette phrase secoue la part de moi qui aimerait vivre tranquillement de ses certitudes, sûre d'avoir trouvé la bonne voie et désireuse de convaincre les autres d'y adhérer également. Elle rappelle à la chercheuse en moi qu'elle doit garder l'œil ouvert. Elle me met en garde contre la tentation de penser que j'ai trouvé Dieu, que je sais désormais comment le retrouver et que je peux en montrer le chemin aux autres. Comme les femmes qui retournent au tombeau, je risquerais de rester accrochée au Crucifié alors qu'il est le Vivant. Fascinée par le tombeau vide, je ne verrais que ce qui est disparu de nos églises et qu'il est peine perdue d'essayer de ramener.

Ainsi, Halík nous interpelle à oser découvrir le chercheur, la chercheuse en soi, ou à renouer avec. L'engagement pastoral tend à nous le faire redouter, comme s'il nous fallait avoir réponse à tout et se présenter comme un modèle de chrétien achevé. En effet, les questions des autres semblent bien dangereuses quand elles font écho aux questions que l'on veut faire taire en soi. Dans la recherche-action des années 1990 au diocèse de Saint-Jérôme, on observait que beaucoup de personnes engagées en pastorale avaient vécu des cheminements sinueux et s'étaient inscrites graduellement dans la participation à la vie de la paroisse.

Cependant, ces mêmes personnes, une fois en responsabilité pastorale, manquaient d'empathie à l'égard des parcours sinueux des autres au point de devenir rigides. Pourtant, la possibilité de vivre rencontre et dialogue sur le plan spirituel et pastoral avec d'autres personnes, quelles qu'elles soient, repose en grande partie sur l'ouverture du chercheur en soi à reconnaître et accueillir le chercheur en l'autre. Le chercheur en soi est capable de faire preuve d'hospitalité à l'égard du chercheur en l'autre, et la rencontre devient une occasion d'apprentissage et de croissance de part et d'autre. Dans le cas contraire, le chercheur en l'autre devient une menace pour le «résident» en soi qui redoute de se faire expulser, envahir, démolir. Alors, avant de chercher des moyens nouveaux de rejoindre des chercheurs de Dieu ou de développer de nouvelles approches en FVC, nous sommes d'abord interpellés à entrer en contact, ou renouer le contact, avec le chercheur, la chercheuse de Dieu en soi.

Le chercheur en soi est capable de faire preuve d'hospitalité à l'égard du chercheur en l'autre, et la rencontre devient une occasion d'apprentissage et de croissance de part et d'autre.

## La Galilée où le Ressuscité nous précède

Dans son texte, Halík se dit convaincu «que «la Galilée d'aujourd'hui», où nous devons rechercher Dieu, qui a survécu à la mort, c'est le monde des «chercheurs». Dans l'évangile de Matthieu, le messager dit aux femmes que le Ressuscité les précède en Galilée. Il devance ses disciples, qui sont à Jérusalem, encore sous le choc de sa mort. Si ces derniers veulent voir le Crucifié, alors ils ne sauront pas le reconnaître, il leur paraîtra comme un étranger. Tel est le cas de Marie Madeleine, au chapitre 20 de l'évangile de Jean, qui prend Jésus pour un jardinier : «elle aperçoit Jésus qui se tenait là, mais elle ne savait pas que c'était Jésus.» (Jn 20, 14) Il en est de même pour les disciples d'Emmaüs dans l'évangile de Luc. À la fraction du pain, «leurs yeux s'ouvrirent, et ils le reconnurent.» (Lc 24,31) Si nos yeux sont habitués de reconnaître le Seigneur Vivant seulement chez les catholiques «résidents», nous risquons de ne rien voir en regardant ailleurs, chez tous ces gens qui fréquentent la paroisse rarement ou jamais. Ne soyons donc pas étonnés qu'à première vue, nous percevions éventuellement la recherche des autres, mais que nous n'y reconnaissons pas la présence de Dieu.

Souvent, la première chose qui saute aux yeux, ce sont les actions que posent des personnes dans le même sens que Mt 25, 31-46 : donner à manger et à boire, accueillir l'étranger, vêtir ceux qui sont nus, visiter les malades, etc. On se dit alors : « Ces personnes vivent l'Évangile sans le savoir. Elles ont de bonnes valeurs. » C'est un point de départ intéressant. Croyantes ou non croyantes, chrétiennes ou pas, ces personnes cherchent manifestement à faire le bien, à bien faire. Mais elles ne sont pas automatiquement en recherche spirituelle. Elles sont peut-être « résidentes » d'une autre tradition religieuse ou d'un athéisme militant. Elles n'ont peut-être aucun intérêt pour les questions spirituelles et religieuses. Il pourrait également arriver que ces personnes aient un héritage chrétien dont elles tirent leurs valeurs, sans plus. On le voit bien, ce qui saute aux yeux demeure limité. Il n'existe plus de points de repères universels en matière religieuse et spirituelle aujourd'hui. Impossible de déduire grand-chose au premier coup d'œil ! Impossible de catégoriser ni de généraliser ! Conclusion : quand la vue ne suffit pas, l'ouïe n'en devient que plus nécessaire.

Si l'on veut avoir le moindre aperçu de ce que portent les gens, il est nécessaire d'écouter plus longuement ce qui relève de leur histoire et de leur sensibilité singulières. L'écoute attentive des autres ne nécessite pas une longue conversation privée derrière une porte fermée. Ce qui est décisif, c'est de s'intéresser sincèrement aux autres pour ce qu'ils sont, leur prêter attention, essayer de comprendre leur monde. Cela peut se vivre presque n'importe quand, n'importe où, sans bruit. À travers l'écoute, des indices de recherche spirituelle finiront par devenir perceptibles, audibles, chez tel ou tel individu en particulier. Ces indices laissent entrevoir un large éventail d'itinéraires et de sensibilités spirituelles, parfois improbables, voire inimaginables, et ce chez les personnes de tout âge. Impossible de tous les percevoir, d'ailleurs : je sais que plusieurs m'échappent en raison de mes propres particularités, en dépit de mon expérience.

Donc après le premier coup d'œil, à travers une écoute plus attentive, on capte des indices, des signaux de recherche spirituelle chez certaines personnes. Certains indices expriment les aspirations profondes qui meuvent la recherche spirituelle. En voici quelques exemples :

- Aspirer à être reconnu et aimé en vérité, tel que l'on est, sans condition
- Aspirer à une véritable communion avec les autres
- Aspirer à prendre soin des autres, à les aider et les aimer sans limite
- Aspirer à trouver sa place dans le monde, à donner une direction féconde à sa vie
- Aspirer à l'infini en vibrant à la beauté de la nature ou en pratiquant un art
- Aspirer à se dépasser, à aller au bout de soi
- Aspirer à prendre la défense de personnes victimes d'injustice, de violence
- Etc.

Quand une personne est habitée par ce genre d'aspirations, elle ne se contentera pas si facilement d'une vie centrée sur la recherche de sa satisfaction individuelle. Un élan intérieur l'attire plus haut et plus loin, au-delà du visible, en-dehors de ce qui se calcule ou s'accumule. Comme croyante, je reconnais dans cette aspiration le « sans-repos du cœur » dont parlait saint Augustin au livre I des Confessions : « Tu nous as faits pour Toi, Seigneur, et notre cœur est sans repos (ou inquiet, sans quiétude) tant qu'il ne repose en Toi. » Il s'agit en quelque sorte de l'empreinte « en creux » de la présence de Dieu dans le cœur humain. Là, le Seigneur est le Vivant qui nous précède tous.

D'autres indices sont liés à la rencontre douloureuse des limites humaines et au vertige du non-sens, comme l'envers des aspirations. Voici d'autres exemples :

- Chercher la réconciliation pour guérir de relations brisées
- S'affranchir et se libérer de situations d'oppression

- Apprendre à se pardonner des actions que l'on se reproche
- Combattre solidairement des situations d'exclusion, de discrimination, de violence
- Résister pacifiquement à la tentation de combattre le mal par le mal
- Se tenir debout à travers la maladie, le vieillissement, la mort
- Se relever après une épreuve majeure
- Etc.

Ces indices expriment le besoin de salut dans la recherche spirituelle. Ils résonnent comme un cri à l'ombre de la mort, souvent un cri vers Dieu qui s'ignore ou manque de mots pour se dire. Ce cri n'en évoque pas moins celui des psaumes : «*Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné? Le salut est loin de moi, loin des mots que je rugis. Mon Dieu, j'appelle tout le jour, et tu ne réponds pas ; même la nuit, je n'ai pas de repos.*» (Ps 21, 2-3) La menace du non-sens ouvre la voie au cynisme, au désespoir, à la tentation de démissionner de sa propre existence. Dans cette souffrance, dit Halík, nous pouvons reconnaître le Christ à ses plaies. Là encore, il nous précède et nous tend la main.

Ouvrir l'œil et l'oreille pour reconnaître les chercheurs, oser aller à leur rencontre, cela peut se vivre dans le cadre de n'importe quelle activité pastorale, mais aussi n'importe où ailleurs. Les frontières entre l'intérieur et l'extérieur de l'Église perdent leur importance, comme le dit Paul Evdokimov : «*Nous savons où est l'Église, mais nous ne savons pas où elle n'est pas.*» Que ce soit «à Jérusalem» ou «en Galilée», l'Église est faite de relations entre personnes qui reconnaissent entre elles une autre présence, celle du Christ par son Esprit. Ces relations, nous pouvons les garder vivantes et les développer. Ces pierres vivantes ne sont-elles pas la matière première de l'Église, avec ou sans murs pour les abriter?

